

Aventure 8 : Noir

Le dernier album de Depeche Mode succédait au slow langoureux d'un groupe de Hard Rock depuis longtemps disparu. Un rock alternatif rauque, brutal et sans pitié pour les oreilles. Il assaillait les tympans et faisait autant de bien que de mal. Il donnait du courage à un homme en mal d'inspiration qui tentait d'écrire quelques lignes simples et directes. Pourtant, cela ne fonctionnait pas comme il le souhaitait.

Le refrain des chansons, il les chantait à tue-tête. Il connaissait chaque morceau par cœur. Et la voix particulièrement identifiable du chanteur lui donnait la force nécessaire pour aligner mot après mot, et tour à tour, l'intelligence ou la sottise de ses pensées.

Tantôt, la mélodie l'envoûtait. Tantôt, elle l'oppressait. Les images sombres du groupe, il tentait de les reproduire dans sa vie, dans ses actes, dans ses pensées. Il se disait souvent qu'elles devraient moins l'influencer. Mais il ne parvenait pas toujours à les dissocier de son existence.

— La vie ne s'ordonne pas souvent comme les gens le souhaitent. Pensa-t-il alors.

C'était son cas. Il lui semblait que l'existence des hommes ne soit que répandre le mal. Qu'ils ne peuvent pas vivre sans ! Que le mal est l'homme tout entier.

Il prit une nouvelle feuille de papier vierge et recommença :

« L'importance, dans la vie d'un homme, n'est pas de s'en tenir absolument à des idéologies préconçues héritées de l'enfance, si elles doivent, au final, le détruire.

Le meilleur avenir pour un être humain, c'est justement d'en avoir un ! Et la préservation de l'âme est la seule chose qui vaille la peine de se battre. Il ne faut jamais la perdre. Et se donner l'un à l'autre dans les conjectures impossibles du couple n'est qu'une illusion que l'on dénomme le mariage !

Je ne me sens pas préparé à m'abandonner totalement à quelqu'un. L'idée même m'en est insupportable. Pas réellement parce que j'ai l'impression que je me sentirais enfermé dans un carcan dont il me serait impossible de m'extraire. Plutôt parce que mes décisions n'affecteraient plus seulement ma personne mais notre couple et plus tard, sans doute nos enfants !

Je ne suis pas encore prêt à me donner pleinement à cette idée d'un autre temps.

Je sais que ces remarques te paraîtront sans doute un peu puériles malgré mon âge, mais il s'agit pourtant là de mes ressentis dans cette affaire qui certes, me navre. Cependant, n'est-il pas préférable que je m'en aperçoive maintenant plutôt que la veille de notre mariage ?

Je... ».

Paul s'arrêta d'écrire. Il prit la lettre et la lança dans la poubelle, après avoir pris le temps d'en faire une boule presque parfaite. Il avait déplacé la corbeille à papier de son logement habituel en dessous du bureau pour la positionner en face de lui. Il lui était plus facile d'y lancer les maladroits courriers qu'il tentait de rédiger depuis des heures. Il les trouvait tantôt mous, tantôt rustres, tantôt arides ! Il ne souhaitait aucun de ces états prendre

le dessus sur l'un des deux autres. Pourtant, il désirait tous les faire transparaître au travers des lignes qu'il écrivait. Un beau dilemme en perspective. Et si d'habitude, ce genre d'exercice lui plaisait, là, il ne savait pas pourquoi, il ne parvenait à aucune évolution positive.

Comment dire les choses sans trop blesser ? L'autre, lui-même. Oh et puis, merde...

Il se leva. Il éteignit la lampe de la table. Il n'arriverait à rien ce soir. Il valait mieux aller se coucher.

« La nuit porte conseil » lui avait-on écrit une fois. Il s'en souvenait comme si le message datait de la veille. Il était terriblement blessant. Enfin, pas le dicton. Plutôt celui qui avait suivi ce dernier...

Il marcha jusqu'à la porte-fenêtre de son salon. Elle était ouverte sur le balcon. Un air doux pénétrait la pièce en lançant les rideaux de lin dans les airs. Il sortit sur la petite terrasse. Il posa les bras sur la balustrade en acier rouillé, puis regarda le paysage qu'il avait sous les yeux. Il prit le paquet de cigarettes qu'il gardait dans la poche arrière de son pantalon. Il en sortit une cigarette – légèrement écrasée – et la porta à sa bouche. Il chercha du feu mais n'en trouva pas sur lui. Sans doute avait-il perdu le petit briquet qu'il conservait toujours dans le paquet, une fois ce dernier ouvert. Il n'eut pas le courage de rentrer chercher des allumettes. Il ne savait même pas où chercher. A la cuisine ? Bah, cela n'avait aucune importance. Il remit la cigarette dans le paquet.

Les lumières de la ville s'étendaient loin vers la gauche. Il les observa longtemps. Il soupira. De ne pas avoir de feu, de devoir écrire cette horrible lettre, de trouver la vie merdique à souhait !

Il décida de sortir. Il était tard, mais il ressentait l'appel de la mer, l'odeur du large, le sable encore chaud d'avoir bronzé tout l'été. Il jeta un pull bleu marine en coton sur ses épaules. Il claqua la porte de son appartement puis

descendit l'escalier quatre à quatre. Paul adorait ça. Sauter autant de marches possibles à la fois. Sa mère détestait. Elle lui en avait fait la remarque toute son adolescence. Après ce n'était plus possible ! Il était tellement grand qu'il l'impressionnait trop pour qu'elle continue à lui faire la moindre remontrance.

Dans quelques minutes, il serait sur le port. Il marcherait le long des voiliers amarrés. Il retrouverait ce sentiment d'indépendance et de liberté chères à son cœur.

Il se sentait bien près de l'eau. C'est là qu'il avait passé toute son enfance.

Il était déjà très tard. Il n'y avait plus beaucoup de monde et l'idée lui plaisait beaucoup ; le port pour lui tout seul. La journée, il y avait tant de... touristes !

Quelques plaisanciers finissaient de dîner à l'arrière de leurs bateaux. De grands, beaux et majestueux voiliers. Paul salua un ou deux hommes qui lui rendirent la marque de sympathie. Paul ne savait pas s'ils le dédaignaient ou le remerciaient. Mais peu importe, car rien ne pouvait lui gâcher ce moment de détente. Après ce passage à vide sur le balcon, il revivait.

La Méditerranée ! L'air était chargé des odeurs du liquide éternel. C'était bon.

Il continua de marcher de long de la rade. Dans un instant, il serait sur la plage. Elle se trouvait à droite de la ville, juste aux pieds des hôtels qui longeaient le bord de mer.

Une fois sur place, Paul remarqua des ombres furtives sur la plage qui ne l'incitèrent finalement pas à se rendre sur le sable. Le jeune homme entendait la mer d'où il se tenait. Et cela suffisait à le rassurer. Oui, elle était toujours là. Paul avait cette étrange peur qu'elle se retire définitivement et ne revienne plus jamais ! Mais l'eau

reflétaient le maigre éclairage public de la promenade. Oui, elle était bien là.

Il se posa sur un banc. Il n'y avait presque personne. Seulement un joggeur, des papys en train de promener Mirza ou quelques jeunes mariés s'embrassant à pleine bouche. Il se mit à regarder la vie passer. Celles des autres, l'existence en général, puis la sienne. Forcément ! C'est pour elle qu'il était là, et ce qu'il était en train d'en faire ! Il se posa naturellement quelques questions. Était-ce bien, était-ce mal ? Était-ce le bon choix ? Ce qu'il souhaitait vraiment ?

Le jeune homme se souvenait d'une situation similaire, dix, non, quinze ans plutôt. Il se revoyait assis sur un banc dans un parc Anglais par une matinée d'automne. Il commençait à faire froid. Et les feuilles orangées des arbres pleuvaient par milliers. Il se voyait encore inscrire sur un calepin toutes les choses qu'il souhaitait réaliser dans sa vie. Des choses qui paraîtraient aujourd'hui sans doute hors contexte ou même en dehors du temps, tellement elles sembleraient idiotes ou irréelles. En même temps, elles étaient ses souhaits à lui.

Les avait-il réalisées ?

Il se posa la question, fut incapable de répondre et se promit d'y revenir un jour. Oui, il le faudrait, un jour... Mais l'instant était mal choisi. Et puis d'ailleurs, où était ce calepin à présent ?

La nuit avançait. Il regarda la lune cheminer dans le ciel. Mais en fait, c'était plutôt la Terre qui tournait. Encore et toujours. Jamais elle ne s'arrêtait. Heureusement ! Paul avait l'impression que toute vie cesserait si la planète s'immobilisait.

Il tentait de rassembler ses sentiments. Bien sûr, il aimait beaucoup la jeune fille qui lui donnait d'agréables moments lorsqu'ils se trouvaient tous les deux. Bien sûr, elle